



Élevé en 1906, le monument de la place de la République commémore le souvenir des Dunkerquois tombés durant la guerre de 1870.

Patrimoine

À jamais gravés dans la pierre

Fidèle au souvenir de ses enfants morts pour la patrie, Dunkerque entretient de nombreux monuments commémoratifs dont l'histoire et la symbolique nous sont dans la plupart des cas inconnues. Voici donc quelques clés pour en comprendre le message et la signification.

Pas une ville, pas un village, pas même un quartier qui n'ait le sien. Les monuments aux morts et autres éléments commémoratifs sont omniprésents dans l'espace urbain. On en trouve partout : au milieu des places publiques, dans les squares, dans les mairies, dans les gares, voire même dans les cimetières et à l'intérieur de certaines administrations et entreprises privées. Souvent érigés à l'initiative d'anciens combattants, ces stèles, obélisques et autres plaques sont apparus pour la première fois en France au lendemain du conflit franco-prussien de 1870. Mais c'est après la Première Guerre mondiale que le phénomène va s'amplifier et se généraliser. À l'instar de Paris qui enterre un soldat inconnu sous l'Arc de triomphe, toutes les communes, imitées ensuite par quelques sociétés et corporations, se font alors un devoir de pérenniser dans la pierre le souvenir du sacrifice consenti par tous ces anonymes « morts pour la patrie ».



Œuvre de l'artiste malouin Maurice Ringot, le monument aux morts de Rosendaël impressionne par la richesse de sa composition.

Honneur aux combattants de 1870

À Dunkerque, le premier monument aux morts a été officiellement inauguré le 29 juillet 1906 sur la place de la République. Dédiée à la mémoire des enfants de la commune tombés durant la guerre de 1870, cette imposante composition de huit mètres de haut, dessinée par le maître statuaire parisien Léopold Morice (auteur de la statue de la République à Paris et de celle de

Christophe Colomb en Colombie), comprend un piédestal octogonal en pierre de Soignies, surmonté par trois statues de bronze. Impressionnantes de réalisme, elles figurent symboliquement la ville de Dunkerque (ou la France, mère patrie) tenant de sa main gauche un drapeau qu'un marin blessé étire et essaie d'embrasser avant de rendre son dernier souffle. À sa droite gît un fantassin mortellement touché. Deux martyrs anonymes de la guerre !

Le monument de Rosendaël

Aussi imposant qu'impressionnant, le monument aux morts de la place de l'Abbé Bonpain commémore depuis 88 ans le sacrifice des 481 Rosendaëliens décédés au cours de la Première Guerre mondiale. Commandée par Félix Coquelle, maire de la commune, au lendemain de la disparition de son gendre tombé au champ d'honneur en 1915, cette œuvre de l'artiste malouin Maurice Ringot se démarque des autres

Posté à l'intérieur du square Marcel Fournier depuis 1947, ce buste de bronze représente un poilu du 110^e RI dans la position du lanceur de grenades.



Situé au fond d'une allée du cimetière de Petite-Synthe, ce monument aux morts a été dessiné par le docteur Dewevre, maire de la commune au début des années 1920.



Inauguré en 1923 par Raymond Poincaré, président du Conseil, le cenotaphe de Dunkerque conserve le souvenir des 1500 Dunkerquois morts au cours de la Première Guerre mondiale.

créations de l'époque par la richesse de sa composition. Au sommet se dresse la statue de la France dictant à l'Histoire les hauts faits de ses enfants. En dessous, quelques poilus conduits par la Victoire ailée jaillissent d'un tombeau dont la dalle vient écraser l'aigle allemand. Enfin, à chaque angle du socle, un groupe de personnes nous rappelle l'horreur de la guerre : la mort d'un être cher, les bombardements aériens, les naufrages ou encore les travaux forcés. Inauguré le 6 novembre 1921, ce mémorial conserve également le souvenir des victimes du dernier conflit mondial et des deux guerres d'Algérie et d'Indochine.

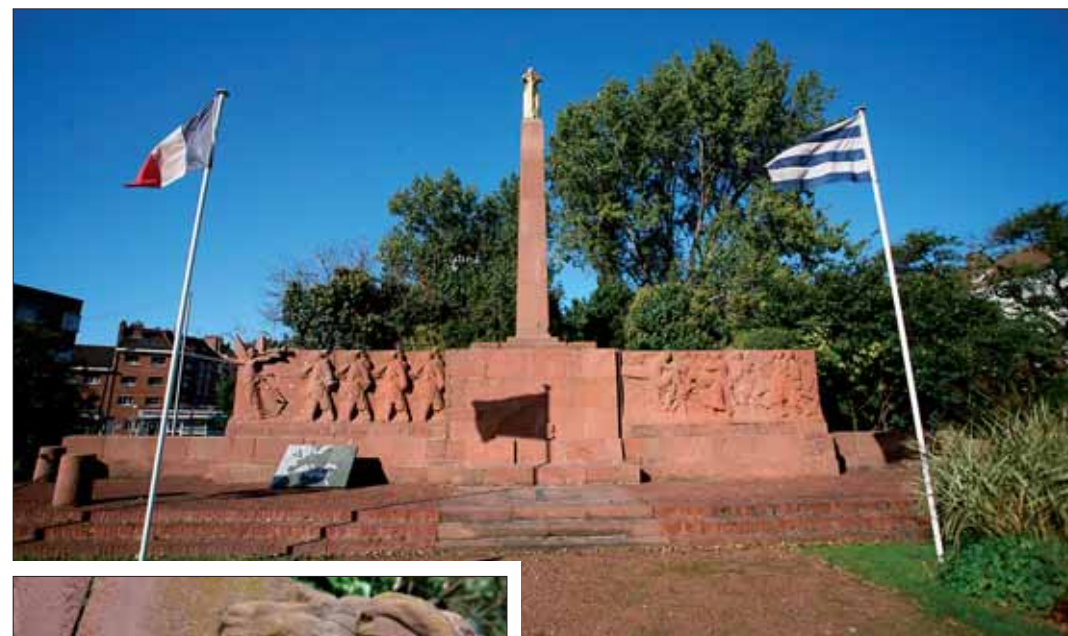
Le cenotaphe du beffroi

Enchâssé entre les piliers ouest du beffroi de Saint-Éloi, le cenotaphe du centre-ville est certainement l'un des monuments aux morts les plus étonnants de l'agglomération. Conçue par le sculpteur parisien Pierre Fritel avec l'aide d'un artiste local, Charles Marquette, cette œuvre perpétue le souvenir des quelque 1500

Dunkerquois ayant perdu la vie au cours de la der des ders. Au centre se trouve un gisant, incarnation du soldat inconnu, reposant sur un sarcophage à la base duquel ont été déposés un fusil, un sac et un casque de poilu. De part et d'autre de cette tombe symbolique, on peut lire, gravés dans la pierre, les noms des plus grandes batailles de la Grande Guerre. Enfin, surmontant l'ensemble, deux statues, allégories féminines de la Justice et de la Liberté, veillent sur l'autel de la Patrie. Officiellement dévoilée au public le 15 avril 1923, cette réalisation présente une dernière particularité : les noms des défunts ne figurent pas sur le monument. Ils ont été écrits sur des parchemins qui ont ensuite été placés au fond d'un coffret à l'intérieur d'une petite cavité aménagée à la base du cenotaphe.

L'arc de triomphe de Petite-Synthe

Trois mois plus tard, le 22 juillet 1923, ce fut au tour des habitants de Petite-Synthe d'inaugurer leur mémorial. Situé à l'intérieur du cimetière communal, au fond d'une allée bordée d'une double rangée de sépultures de poilus, ce vaste monument aux morts se présente sous la forme d'un arc de triomphe (symbole de victoire) au sommet duquel trône un lion dominateur, témoignage de l'attachement de la cité à la Flandre. Édifiée par un entrepreneur local suivant les plans du docteur Dewevre, le maire de la commune, cette « porte » comporte la liste de tous les soldats morts au combat ainsi que les inscriptions « Vlaanderen den Leeuw » (Flandre au Lion), « France toujours » et « Pro Patria » (Pour la Patrie),



Mesurant près de 20 mètres de large, ce vaste ensemble rend hommage à tous les marins français tombés au champ d'honneur durant la Grande Guerre.

trois formules qui rappellent la double culture française et flamande de Petite-Synthe.

L'obélisque de Mardyck

Petite commune de Flandre, Mardyck a également souffert de la Première Guerre mondiale. En quatre ans, 15 % de ses hommes en âge de combattre ont été tués au front. Des pères, des fils et des maris auxquels la modeste cité a voulu rendre hommage en édifiant un petit monument au pied de l'église Saint-Nicolas. Réalisé par le sculpteur gravelinois Pruvost, cet élément commémoratif est constitué d'une stèle en forme d'obélisque surmontée d'une croix de guerre. Sur sa face avant figure une palme symbole de victoire, de martyr et d'immortalité. Véritable lieu de mémoire et de recueillement, cette pierre levée affiche également la liste complète des vingt-deux Mardyckois tombés au champ d'honneur ainsi que celle de douze autres poilus défunts, tous originaires du West Houck, un petit hameau de Loon-Plage dont les familles avaient pour habitude de venir prier à l'église de Mardyck.

L'inoubliable 110^e régiment d'infanterie

Provenant d'un premier monument inauguré en 1925 au centre de la caserne Jean Bart, le buste en bronze niché au milieu du square

Marcel Fournier (Dunkerque-Centre) représente un poilu lanceur de grenades. Conçue par un certain capitaine Chigard, officier au 110^e RI et ancien élève de l'École nationale des beaux-arts, cette œuvre célèbre à l'origine le courage et le dévouement des 3420 hommes des 110^e RI, 310^e RI et 8^e territorial. Endommagé durant la Seconde Guerre mondiale, ce bronze est rénové et réinstallé à l'intérieur de l'actuel square Marcel Fournier en 1947. Quinze ans plus tard, en 1962, on fixa sur son socle une plaque rappelant le sacrifice des soldats du 110^e RIM et de la 2^e DI morts durant la guerre 1939-1945, mais également celui des hommes du 110^e RIM tombés au cours des deux guerres d'Indochine et d'Algérie.

Les valeureux fusiliers marins

Officiellement inauguré le 11 novembre 1929 sur le square Guynemer, le monument dit des Fusiliers marins commémore le souvenir de tous les marins français tombés durant la Grande Guerre et plus particulièrement ceux de la brigade de l'amiral Alexis Ronarc'h qui sauvèrent Dunkerque de l'occupation en bloquant les Allemands au-delà de l'Yser. Œuvre de l'architecte Jean Morel et du sculpteur valenciennois Félix Desruelles, grand prix de Rome, ce vaste ensemble de vingt mètres de large et de onze mètres de haut s'articule autour d'un motif

À la mémoire des forces alliées

À côté des quelques obélisques, stèles et autres plaques commémorant le souvenir des innombrables civils et militaires français et dunkerquois morts pour la patrie, il existe au cœur de nos quartiers quelques monuments spécialement érigés en l'honneur des milliers de soldats alliés venus mourir en France. Premier d'entre eux, le mémorial britannique rend hommage aux 4528 membres de l'armée de terre britannique qui périrent durant les heures sombres de mai-juin 1940. Vient ensuite le mémorial dédié aux victimes de l'opération Dynamo. Élevé sur l'esplanade Cavrois avec des briques provenant d'un quai ayant servi à l'évacuation des troupes en juin 1940, ce « mur » est dévoilé au public le 11 juin 1962. Enfin, citons la stèle qui célèbre depuis 1984 le sacrifice des 8300 soldats polonais tombés sur le sol français durant cette Seconde Guerre mondiale. Décoré d'une hélice d'avion, d'une ancre de marine et de divers emblèmes militaires, ce bloc de pierre se trouve à l'entrée du cimetière, un lieu paisible où dorment de leur dernier sommeil des centaines de soldats.



Conçu par le sculpteur et ancien combattant malouin Edmond Delphaut, ce monument situé sur la place Delta à Malo-les-Bains se distingue des autres créations par son réalisme et sa sobriété.

central formé d'une stèle couronnée d'une statue de la France, les mains posées sur le pommeau d'un glaive. De part et d'autre, deux bas-reliefs ciselés dans du grès rose de Salerne relatent la vie de ces militaires : celui de gauche représente une victoire ailée emmenant les fusiliers marins au front et celui de droite montre leurs canonnières en action. Endommagé au cours de la Seconde Guerre mondiale, il est restauré en 1964 par le sculpteur parisien Albert Patrisse, puis agrémenté en 1988 d'une stèle dédiée aux fusiliers marins décédés lors du dernier conflit mondial.

Le chef-d'œuvre de Malo-les-Bains

Installé au centre de la place Delta à Malo-les-Bains depuis 1935, le monument dédié aux Malouins tombés durant de la Première Guerre mondiale se distingue par sa taille, son style, son originalité et sa sobriété. Conçue et exécutée par le sculpteur Edmond Delphaut, artiste malouin et ancien combattant, cette œuvre de quatre mètres de haut et de neuf mètres de long met en scène quatre poilus blessés, de retour du front, se dirigeant vers un poste de secours. Le premier, aveugle, la main crispée sur le front, est guidé par un gazé qui tente d'arracher le col de sa capote pour mieux respirer. Le troisième, mourant, s'effondre au pied du dernier fantassin qui, épuisé et blessé, semble prêt à perdre la raison. Saisissante de réalisme, cette sculpture nous ferait presque oublier l'autre monu-

ment aux morts de Malo-les-Bains : un dépôt-élevé quelques années plus tôt au fond de l'allée centrale de l'ancien cimetière. Dédiée aux 220 Malouins « morts pour la France », cette construction décorée par Maurice Ringot présente un soldat et une France symbolique dont le manque d'originalité incita certainement la commune à faire édifier un nouveau monument plus majestueux au centre de la place Delta.

Les martyrs de la Résistance

Commandé au sculpteur Gilles Bauthian, professeur à l'École des beaux-arts de Dunkerque, le monument érigé place du Général de Gaulle rend hommage aux martyrs de la Résistance dunkerquoise. Officiellement inaugurée le 4 mai 1980 à l'occasion du 40^e anniversaire de la bataille de Dunkerque, cette statue en pied réalisée en polyester armé de fibre de verre montre un opprimé rompant ses chaînes et se dressant vers la liberté et l'honneur. Derrière, on peut admirer le jardin du souvenir, un lieu calme et paisible qui entretient la mémoire des Dunkerquois déportés pour motifs religieux ou politiques. ◆

Sources :

Archives municipales.

Michel Tomasek, « La mémoire pétrifiée », *Mémoire de territoire 1914-1918, Dunkerque Ultime Mémoire*, CCAS.

Des comédiens chez les douaniers



Sortie en salles le 29 février 1952, « La Maison dans la dune », comédie dramatique de Georges Lampin librement adaptée du roman éponyme de l'écrivain nordiste Maxence Van der Meersch, fut en grande partie tournée en Flandre et plus particulièrement à Hondschoote et Dunkerque. Plusieurs scènes clés de ce mélodrame racontant la vie chaotique des contrebandiers et des douaniers à la frontière belge dans les années 1930 auraient ainsi eu pour décor l'intérieur de l'hôtel des douanes de la rue de Paris à Dunkerque. Construit en 1785, ce vaste bâtiment qui abrite aujourd'hui la direction régionale des douanes était à l'époque du tournage l'un des rares édifices à avoir survécu aux bombardements de la Seconde Guerre mondiale.

De la caserne au quartier Jean Bart

De la caserne au quartier Jean Bart

À l'emplacement des îlots Sainte-Barbe, entre la rue du Maréchal Foch et le boulevard Sainte-Barbe, s'élevait autrefois la caserne Jean Bart, un ensemble de bâtiments et de terrains servant à l'hébergement des troupes stationnées à Dunkerque. Construite à la demande de Vauban entre 1684 et 1700, rasée en 1713 à la suite de la signature de la paix d'Utrecht puis réédifiée sitôt les observateurs anglais partis, cette caserne porta les noms d'Anjou et de Sainte-Barbe avant de prendre celui de Jean Bart en souvenir du grand corsaire décédé le 27 avril 1702. Utilisée par la garde nationale durant la période de révolutionnaire, elle abrite de 1873 à 1940 la garnison du 110^e régiment d'infanterie. Cible privilégiée de l'aviation allemande durant la Première et la Seconde Guerre mondiale, elle est partiellement détruite lors des bombardements de mai et juin 1940. Sommairement réparée, elle sert d'entrepôt à l'armée qui y stocke ses munitions jusqu'au 10 juillet 1945, date à laquelle le dépôt explose, pulvérisant littéralement la caserne et causant la mort de trois soldats français et d'un prisonnier allemand. Avec elle, c'est une grande partie de l'histoire du 110^e RI qui disparaissait ce jour-là. ◆



Un général belge natif de Dunkerque

Né le 2 septembre 1789 dans un modeste foyer de la rue Nationale, Jean-Baptiste Stoven compte parmi ces hommes qui ont mis leur vie au service de leur patrie et de leurs idéaux. Adolescent, il s'engage dans l'armée napoléonienne, suivant l'Empereur sur tous les fronts d'Europe. Blessé et fait prisonnier au cours de la

bataille de Salamanque en juillet 1812, il parvient à fausser compagnie à ses geôliers et à rejoindre sous une pluie de balles les lignes françaises. Impressionné par son courage et sa volonté, Napoléon I^{er} lui décerne la Légion d'honneur en février 1814. À nouveau blessé à la bataille de Waterloo (18 juin 1815), ce fidèle et vaillant soldat démissionne

de l'armée française après la chute de l'Empire le 22 juin 1815. Anti-royaliste convaincu, il préfère même s'exiler en Belgique plutôt que de vivre dans un pays gouverné par les Bourbons. Mais, en 1830, notre jeune retraité de l'armée décide de reprendre les armes afin d'aider le peuple belge à gagner son indépendance. Nommé lieute-



Le bailli historien

Les édiles locaux ont donné son nom à une rue du centre-ville en 1847 et fait installer une sculpture le représentant sur une aile latérale de l'hôtel de ville (détruite durant la Seconde Guerre mondiale). Une véritable reconnaissance pour un homme qui figure aux côtés de Jean Bart parmi les personnages les plus marquants de l'histoire de Dunkerque. Fils de Peeter Faulconnier, bourgmestre et grand bailli de la ville, Pierre-Mathieu Faulconnier (1650-1735) fréquente d'abord le collège des Jésuites avant de poursuivre ses études de philosophie et de droit dans les universités de Douai et de Paris. Nommé grand bailli de la ville et du territoire de Dunkerque en 1676, ce riche notable prend bientôt (en 1715) la présidence de la jeune Chambre de commerce. Mais au-delà de son action politique et économique, Pierre-Mathieu Faulconnier est surtout connu pour être l'auteur de la plus ancienne « Description historique de Dunkerque », une œuvre monumentale à laquelle il consacra près de trente ans de son existence. Imprimé et édité à Bruges en 1730, cet ouvrage de 412 pages fait de lui le premier historien connu de notre cité. Très attaché à sa ville natale, ce grand intellectuel légua en outre au magistrat de Dunkerque sa bibliothèque personnelle qui comprenait près de 4370 volumes. Ce précieux don allait alors constituer le noyau d'une des plus anciennes bibliothèques publiques de France. ◆

nant-colonel puis gouverneur militaire de la province du Limbourg, il est élevé au grade de général major en 1836 et reçoit bientôt les insignes d'officier de l'Ordre de Léopold. Très attaché à Dunkerque, sa ville natale, ce haut gradé de l'armée belge y reviendra régulièrement jusqu'à sa mort en 1862. ◆